

LA TAVERNE AUX VOLEURS	7
Prologue	7
La taverne aux voleurs	9
Histoire du fonctionnaire et du génie de l'aubergine	11
Histoire du lycéen stupide et de sa terrible maîtresse	19
Histoire de l'homme aux grands pieds . .	25
Histoire du joueur et du télescope	35
Épilogue	41

CONFESION PUBLIQUE FAITE PAR LA DERNIÈRE MANGEUSE DE SPAGHETTIS	45
---	----

HISTOIRE TRAGIQUE DU BOEUF QUI VOULAIT SE FAIRE AUSSI PETIT QUE LA GRENOUILLE	55
--	----

LA VÉRITÉ SUR LE CHILI	59
Réponse du Conseil fédéral à la question écrite d'un député	67

LE COMMISSAIRE ET LES FARFELUS	71
Histoire que raconta le premier farfelu : L'amour qui fait glouglou	77
Histoire que raconta le deuxième farfelu : L'oreille	85

Histoire que raconta la troisième farfelue : L'éternel lundi	95
Histoire que raconta le quatrième farfelu : Le paysan, la poule et la houteille	105

L'AMOUR QUI FAIT RONRON	117
-----------------------------------	-----

LA MÉTAMORPHOSE DU CAFARD	125
--	-----

MANUSCRIT TROUVÉ DANS LES DÉCOMBRES D'UN IMMEUBLE LE LENDEMAIN DE LA FIN DU MONDE	133
---	-----

Déjà parus dans la collection
En queue-de-poisson :

Ogrus
Histoires à digérer
de Grégoire Kocjan
illustré par Pauline Comis

Le Zutécrotte
& autres monstres des cités
hachélaimes
de Philippe Barbeau
illustré par Émilie Harel

Les Mémoires de Satan
Nouveaux contes loufoques
de Pierre Cormon
illustré par Claire Gourdin

Neandertal
et des poussières
de Yann Fastier
illustré par Morvandiau

Départs d'enfants
de Nicolas Gerrier
illustré par Fouogougou

Dans l'oreille du géant
de Roland Nadaus
illustré par Clotilde Perrin

**Les Moutons écossais
ne cassent pas des briques**
de Philippe Fournier & Owen Dowling
illustré par Tatjana Mai-Wyss

**Les celtes ne mettent
pas de chaussettes
le dimanche**
*de Philippe Fournier
& Sébastien Heurtel*
illustré par Nicolas Duffaut

Le GÉNIE de l'AUBERGINE

et AUTRES CONTES LOUFOQUES

Le GÉNIE
de l'AUBERGINE
et AUTRES CONTES
LOUFOQUES



Pierre Cormon

Illustré par Claire Gourdin
alias Bibidugredin

PROLOGUE

La plupart des passants qui se hâtent devant la porte du... , rue des Prophètes, à Jérusalem, ne la remarquent pas ou la prennent pour une banale entrée d'immeuble. Pourtant, qui pénètre dans le couloir sombre qui s'ouvre sous le porche aux mosaïques de faïence ne tarde pas à percevoir une légère rumeur. S'il cherche à situer sa source, ses pas le porteront dans une petite cour pavée, devant une porte aux carreaux fumés. Et s'il pousse cette porte, il découvrira l'un des lieux les plus étranges et les plus méconnus de la cité merveilleuse : la taverne aux voleurs.

C'est dans cette petite pièce ensumée, éclairée par quelques ampoules poussives et flanquée d'un vieux comptoir dont le vernis s'écaillle que trouvent refuge les proscrits, les mauvais garçons et les faux prophètes de la ville. Comme dans toutes les tavernes du monde, ils boivent, jouent aux cartes, se battent, et parfois, lorsque les pichets servis d'un geste large par le patron allègent le poids de leur solitude, se racontent. Mais là s'arrête la comparaison, car les histoires que l'on entend dans la cité merveilleuse ne ressemblent à aucune autre. Jugez-en.

LA TAVERNE AUX VOLEURS

Un soir de novembre 19..., le joueur Abdel Rahman al-Zahar poussa la porte de la taverne. Il jeta un regard sur la salle. Dans un coin, deux quidams à la mine patibulaire chopinaient allègrement. Au bar, un vieil homme fredonnait une chanson, le regard plongé dans son verre. Et à une table, trois hommes en uniforme de coton bleu grossier discutaient nerveusement. "Bon, se dit le joueur, voilà qui peut faire mon affaire."

– Holà messieurs, lança-t-il à la cantonade, y a-t-il un amateur pour une partie d'échecs ?

L'un des trois hommes en uniforme bleu leva la tête.

– Ça dépend. Combien veux-tu miser ?

Abdel Rahman prit une chaise et le patron apporta un échiquier aux pièces de bois verni.



— Je propose que nous commençons une partie à cent shekels, et nous déciderons des mises suivantes en fonction des résultats.

L'homme en bleu acquiesça. Il prit deux pions, les mêlangea derrière son dos et présenta ses poings à Abdel Rahman, qui tira le pion noir.

L'homme en bleu replaça les pièces et ouvrit par le cavalier reine.

— Voilà une ouverture inhabituelle, commenta son adversaire. Il répondit plus classiquement en poussant son pion roi.

Les deux hommes jouèrent quelques minutes en silence. Abdel Rahman déployait son jeu prudemment, à l'affût d'une faille à exploiter. L'homme en bleu, lui, déjouait toutes ses prévisions par des coups saugrenus en apparence qui se révélaient par la suite les éléments d'une architecture complexe et bien pensée.

— Par la barbe du Prophète, s'exclama soudain Abdel Rahman, j'aimerais bien savoir qui t'a appris ce coup-là.

— Mêle-toi de tes affaires, lui répondit sèchement l'autre.

L'homme en bleu ne tarda pas à remporter la première partie. Abdel Rahman demanda sa revanche, que l'homme en bleu gagna encore. Et au bout de deux heures, plusieurs billets avaient passé de la poche d'Abdel Rahman à la sienne.

— Eh bien, s'écria-t-il, les échecs m'ont conduit à l'asile, voilà qu'ils me rendent la fortune !

— Que dis-tu ? À l'asile ? demanda Abdel Rahman. L'homme se mordit les lèvres.

— Je... c'était une façon de parler...

— Allons, allons, inutile de te dérober ! Je me disais bien que vos tenues étaient étranges. Elles parlent pour vous : vous êtes les trois évadés de l'asile psychiatrique ! Votre aventure fait la une de tous les journaux ! La description correspond : trois hommes en uniforme bleu, dont un adolescent...

Les trois hommes, accablés, baissèrent la tête.

— Connaissez-vous la récompense offerte par les autorités pour votre arrestation ?

— Tu ne peux pas faire ça, balbutia l'homme en bleu.

— Et qu'est-ce qui m'en empêche ? J'ai bien besoin d'argent, avec tout ce que tu m'as soutiré ! Qu'ai-je à me soucier de trois fous ?

— Nous ne sommes pas fous ! s'écria le plus jeune.

— C'est ce que disent tous les fous.

— Et que doivent donc dire les personnes saines injustement internées ?

— Trêve de plaisanterie, le coupa Abdel Rahman. Vos propos de fous m'ennuient.

— Ne me traite pas de fou !

— Et pourquoi pas ?

— Car tout ceci est une erreur ! J'ai été victime d'un sombre malentendu ! C'est le génie de l'aubergine qui...

— C'est vrai, le coupa son voisin, en ce qui me concerne, mon seul malheur est d'avoir une terrible maîtresse d'école !

— Et le mien d'avoir de grands pieds, ajouta le troisième en agitant sous le nez d'Abdel Rahman une vieille chaussette à l'odeur discutable.

— Qu'est-ce que cela peut me faire ?

— Te faire comprendre que nous sommes parfaitement normaux !

— Je ne comprends rien de tout cela.

— Comment, tu ne nous crois pas ?

— Et pourquoi le ferai-je ?

— Tu nous crois donc fous ?

— Puisque vous en portez l'uniforme...

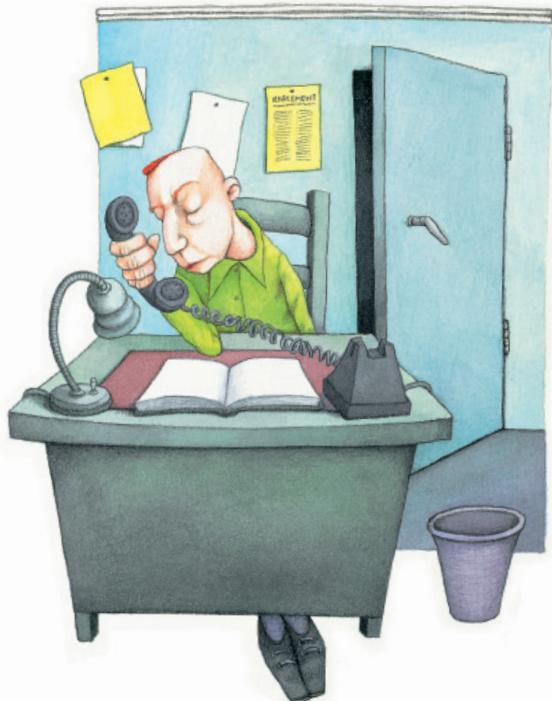
— À la suite de terribles erreurs !

— Cela reste à prouver.

L'homme serra son poing sur la table, but une gorgée de vin, reprit son souffle et lança :

— Puisque ma parole ne te suffit pas, écoute mon histoire. Elle, au moins, te convaincra.

HISTOIRE DU FONCTIONNAIRE ET DU GÉNIE DE L'AUBERGINE



Mon nom est Nasser. Avant cette triste histoire, j'étais directeur d'un service de l'administration et menais une vie tranquille. Jusqu'au soir où, en rentrant du bureau, j'ai mangé un ragoût d'aubergines et suis allé me coucher. Vers minuit, un bruit m'a réveillé. J'ai allumé ma lampe de chevet : un homme se tenait dans ma chambre.

– Qui êtes-vous ? Et comment êtes-vous entré ? ai-je demandé.

– Je suis le génie de l'aubergine.

– Comment, quelle est cette plaisanterie ? Sortez immédiatement !

Il n'a rien répondu et a désigné un échiquier.

– Si tu ne joues pas avec moi toute la nuit, je te frappe.

– Quoi ? Attends mon gaillard, je vais te sortir d'ici de la manière qui convient.

Je me suis levé pour l'empoigner au collet, mais il était plus rapide que moi et m'a décoché un formidable crochet au menton.

– Alors, tu joues ?

– D'accord, d'accord, allons-y, ai-je balbutié en me relevant.

Nous nous sommes installés au salon et avons joué jusqu'à huit heures du matin, l'heure à laquelle je commençais habituellement à travailler. Il m'a remercié et a disparu. Je me suis précipité au bureau. Mes employés étaient un peu surpris de me voir arriver en retard mais n'ont pas osé m'en demander la raison. J'ai passé le reste de la journée à lutter contre le sommeil.

Je me suis couché tôt ce soir-là après avoir jeté le reste des aubergines à la poubelle. Je comptais sur une bonne nuit de sommeil pour récupérer la fatigue de la nuit précédente. J'étais profondément endormi lorsque vers minuit, j'ai senti qu'on me secouait. J'ai ouvert les yeux : le génie de l'aubergine se tenait devant moi.

– Viens jouer aux échecs avec moi.

– Ah non, ça suffit, aujourd'hui, je dors.

Il m'a empoigné par le col et a levé un poing menaçant.

– S'il te plaît...

– D'accord, d'accord, j'arrive.

Depuis lors, le génie est revenu toutes les nuits pour me forcer à jouer. Les premiers jours, j'ai essayé de résister, mais ses coups et ses menaces m'ont vite convaincu que c'était inutile. J'ai dû me résigner aux

nuits blanches devant l'échiquier. Si j'ai fait des progrès remarquables aux échecs, la qualité de mon travail s'est vite dégradée. Le matin, j'arrivais au bureau en retard, les yeux rouges, la mine défaite. Je passais ma journée à bâiller et à me frotter les yeux. Au fil des semaines, mes négligences se sont multipliées : j'ai oublié une liasse de rapports confidentiels dans un restaurant, j'ai manqué un rendez-vous avec des visiteurs importants, je me suis mis à dicter à ma secrétaire des lettres sans queue ni tête... Le chef de mon département a bientôt appris mes problèmes, à sa grande surprise. J'avais toujours été cité au sein de l'administration comme un directeur modèle, travailleur et motivé. Il a décidé d'éclaircir l'affaire et m'a rendu visite à l'improviste. Malheureusement, lorsqu'il est entré, j'étais profondément endormi dans un des fauteuils de la réception.

– Quoi, Nasser, s'est-il écrié, vous dormez au bureau maintenant ? Vous vous croyez à l'hôtel ? Cela dépasse tout ce que j'avais entendu sur votre compte ! Cette fois, je crois que votre cas est clair !

Il a indiqué la porte :

– Vous êtes viré !

Et, se tournant vers mon adjoint :

– Mohammed, vous exercerez dorénavant les fonctions de directeur du service à la place de Nasser !

Je suis sorti du bureau, abattu, suis rentré chez moi et me suis écroulé sur un divan. Je me suis réveillé un peu avant minuit, quelque peu consolé par la perspective d'une bonne partie d'échecs : j'avais pris goût à mes parties avec le génie de l'aubergine. Et pour une fois, je n'aurais pas à me soucier de la tête que j'aurais le lendemain matin en arrivant au bureau. Je me suis installé au salon devant mon échiquier. Confortablement calé dans mon fauteuil, j'ai commencé à imaginer une nouvelle ouverture qui me permettrait de tirer parti d'une faiblesse que j'avais remarquée dans le jeu du génie. J'échafaudais des positions complexes, en jetant de temps à autre un coup d'œil à l'horloge. Le génie ne se montrait pas. Je suis resté seul devant ma table encore quelques heures avant de m'assoupir, une tour dans la main.

Les nuits suivantes, j'ai encore attendu le génie, en vain. Après une semaine, l'espoir de le voir revenir m'a quitté.

– Eh bien, ai-je conclu, si mon partenaire me laisse tomber, allons en chercher d'autres !

Je me suis habillé et me suis rendu dans une ruelle mal famée de la vieille ville dans laquelle s'alignent les troquets à narguilés fréquentés par les joueurs d'échecs. Alors que j'allais pousser la porte de l'une des gargotes, j'ai cru discerner un visage connu à travers la vitre sale.

– Tiens, mais c'est Mohammed, le nouveau directeur ! Je ne savais pas qu'il était amateur d'échecs !

Je suis entré. Mohammed était assis en compagnie d'un homme et lui tendait une liasse de billets. Et cet homme, c'était... le génie de l'aubergine.

– Quoi, me suis-je exclamé, le nouveau directeur avec le génie de l'aubergine... et il lui donne de l'argent... tout ceci est bien étrange... pour ne pas dire louche... que font-ils ensemble ? À moins que... mais bien sûr, le génie de l'aubergine et Mohammed sont complices !

– Qu'est-ce que tu racontes ? a répliqué Mohammed. Quelle est cette histoire de génie de l'aubergine ? Tu as perdu la tête ! Nous ne sommes pas dans *Les Mille et Une Nuits* !

– Ne l'écoutez pas, c'est évident, ai-je crié à la cantonade, le génie de l'aubergine jouait aux échecs avec moi, je veux dire, c'était pour m'empêcher de dormir ! Et c'est comme ça que Mohammed est devenu directeur ! Grâce à mes parties avec le génie ! Puisqu'il jouait pour que je ne dorme pas...

– C'est un fou, a repris Mohammed, je crois l'avoir déjà aperçu à la porte de Damas, en train de débiter des histoires sans queue ni tête !

– Je suis victime d'une terrible machination, j'en suis sûr, Mohammed et le génie sont complices !

– Il est fou, il est fou, ont commencé à murmurer les clients.

– Écoutez-moi, je vous en conjure, le génie de l'aubergine puisqu'il jouait aux éch...

– Tais-toi, m'a interrompu le patron en me saisissant le bras. Tu es fou et ta place est à l'asile. J'appelle une ambulance sur-le-champ.

Il m'a enfermé dans sa cave et, une heure plus tard, trois infirmiers sont venus me chercher. Personne, à l'hôpital psychiatrique, n'a voulu écouter mon histoire. J'ai aussitôt été interné. Puis j'ai rencontré ces deux amis. Nous ne pouvions plus subir plus longtemps l'injustice de nous voir enfermés avec les fous. Hier soir, nous avons forcé la porte du bureau du gardien-chef où nous avons trouvé les clés de la porte, un peu d'argent et une montre en or et nous avons fui.

– Je dois admettre que ton histoire est bien peu ordinaire, murmura Abdel Rahman. Que le diable m'emporte si je n'en ai jamais entendu de semblable...

– Comprends-tu enfin que je ne suis pas fou ?

– Je comprends surtout que tu es dans une situation inextricable.

– Tu l'as dit, aussi, aie la bonté de ne pas me dénoncer ! Je saurais t'en être reconnaissant.

– Humpf ! Et tes amis ?

– Ah, je suis victime d'une injustice comparable ! s'écria le plus jeune. Quel malheur d'avoir une si terrible maîtresse ! Écoute donc mon histoire...



HISTOIRE DU LYCÉEN STUPIDE ET DE SA TERRIBLE MAÎTRESSE

Il y a quelques mois (je crois que c'était aux alentours du 1^{er} avril), notre maîtresse nous a donné un problème de mathématiques à résoudre à la maison. Ma moyenne était si basse qu'il me fallait absolument une bonne note pour passer mon année. Le lendemain de bonne heure, je me suis attablé avec une bonne provision de papier et la machine à calculer de Saïd, l'épicier. Le problème était rédigé comme ceci :

Étant donné qu'il y a 31 247 concombres dans 2 944 kilos de concombres et 8 236 abricots dans 881 kilos d'abricots, qu'est-ce qui est le plus lourd : 1 934 kilos de concombres ou 2 221 kilos d'abricots ?

J'ai réfléchi une bonne heure à ma table de travail, sans trouver la moindre piste qui pouvait me permettre de résoudre le problème. En désespoir de cause, j'ai appelé ma mère.

– Je n'ai jamais été très forte à l'école, a-t-elle soupiré, mais je vais essayer de t'aider.

Elle a lu le problème attentivement, a réfléchi, griffonné quelques chiffres, relu l'énoncé, pensé, s'est gratté la tête, a fait quelques calculs, a examiné encore le problème et conclu :

– Je suis désolée, mais cela dépasse mes capacités. Nous devrions demander l'avis de tante Samia. Elle était en classe avec moi et avait toujours de très bonnes notes.

Elle m'a laissé à ma table et est réapparue quelques minutes plus tard avec ma tante. Celle-ci a lu attentivement le problème, a réfléchi, griffonné quelques

chiffres, relu l'énoncé, pensé, s'est gratté la tête, a fait quelques calculs, examiné encore le problème, toussé, a tapoté sur la machine à calculer, marmonné quelques chiffres, écrit un peu et s'est exclamée :

– Ça par exemple ! Je n'ai jamais vu un problème aussi difficile ! Je dois dire que je suis bel et bien coincée.

– Mais alors, ai-je bredouillé les larmes aux yeux, si tu ne peux pas m'aider, je vais redoubler !

– Quoi, mon fils, le fruit de mes entrailles, redoubler ? s'est écriée ma mère. Jamais !

Et elle s'est lancée dans une longue tirade sur la cruauté des maîtresses d'école en prenant Dieu et Son prophète à témoin.

– Que faire ? ai-je soupiré.

– Que faire ? a répété tante Samia.

Nous sommes restés un moment à réfléchir, et Samia s'est écriée :

– J'ai une idée ! Abdul Hamed, le cousin de mon mari, tient une échoppe de fruits et légumes au souk. Il s'y connaît en concombres et en abricots, il pourra sûrement nous aider !

– Parfait, ai-je répondu en me levant, allons-y !

Les dames ont passé leur voile et nous nous sommes précipités au souk. L'échoppe d'Abdul Hamed était située près de la porte de Jaffa, à droite en entrant dans la vieille ville. Nous l'avons trouvé en train de fumer la pipe et tante Samia a expliqué notre problème.

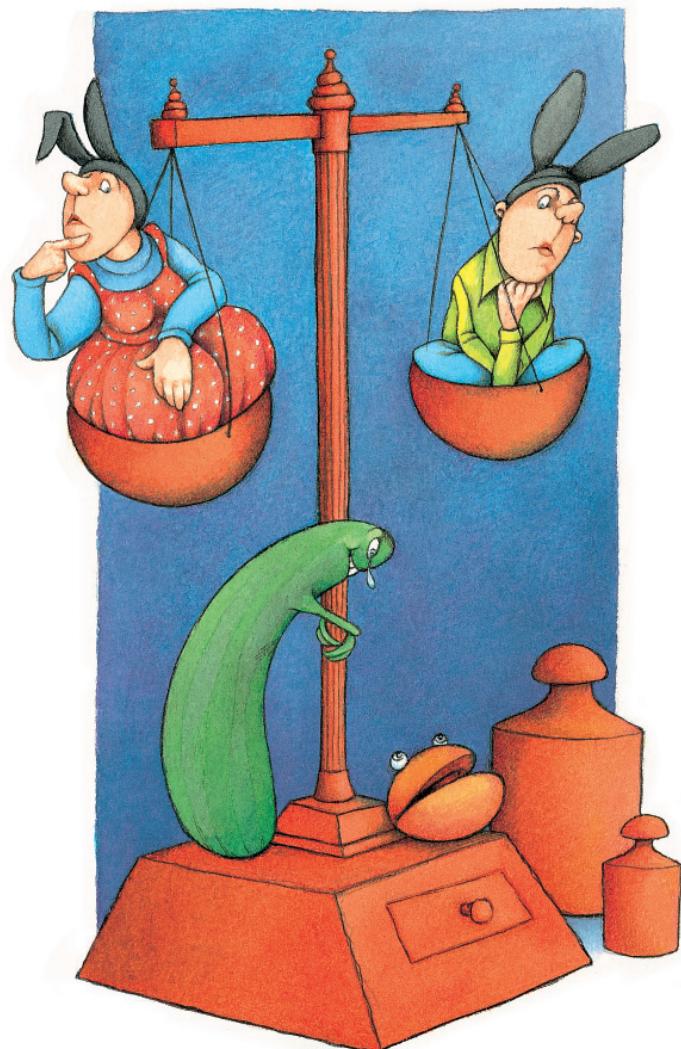
– Humpf, je vois, je vois...

Il a examiné le problème, pensé, griffonné quelques chiffres, réfléchi, s'est gratté la tête, a pris une machine à calculer et tapoté.

– Je ne suis pas très fort en calcul, mais ce que je peux vous dire, c'est que 1 934 kilos de concombres font 380 caisses de 50 kilos et 34 paquets d'un kilo. Quant à en connaître le poids total...

Il s'est levé et nous a conduits au fond de l'échoppe, où s'entassaient des montagnes de caisses de légumes.

– Voici une balance, 20 caisses de 50 kilos de concombres : vous n'avez qu'à les peser dix-neuf fois et y ajouter le poids de 34 paquets d'un kilo et vous obtiendrez le poids total de vos 1 934 kilos de concombres. Il ne restera plus qu'à le comparer avec



le poids total de 2 221 kilos d'abricots pour connaître la réponse !

Nous nous sommes installés sur des tabourets et avons commencé à compter les caisses et à les peser. Il faisait chaud mais Abdul Hamed nous fournissait généreusement en jus d'orange et en pastèques. Nous avons vite acquis une certaine facilité dans le maniement des caisses. Au milieu de l'après-midi, nous avions fini de peser. 1934 kilos de concombres pesaient exactement 2 868 livres.

– Bon, et maintenant, au tour des abricots !

Je me suis retourné vers Abdul Hamed.

– Il y a un seul problème, a-t-il dit l'air embarrassé. Ce n'est pas la saison des abricots et je n'en ai pas un seul dans mon magasin.

– Ah, pauvre de moi, cette fois, c'est fini, je vais redoubler mon année !

Et j'ai éclaté en sanglots. Ma mère m'a pris par les épaules en s'exclamant qu'il n'en était pas question et que nous irions chercher des abricots jusqu'à la montagne de Kaf¹ si c'était nécessaire. Samia écoutait sans rien dire et tout d'un coup elle s'est exclamée :

– J'ai une idée ! Le mari de la voisine travaille aux entrepôts du Supersol², ils ont sûrement des abricots surgelés ! Nous pourrons les peser !

– Tu me sauves encore une fois, ai-je balbutié entre mes larmes, allons-y tout de suite !

Et c'est ainsi que, vingt minutes plus tard, nous nous sommes retrouvés dans un immense hangar de la banlieue. Par chance, le mari de la voisine s'est tout de suite montré très coopératif.

– Pas de problème, il y a une chambre froide remplie d'abricots ! Je vous y conduis et je file, j'ai à m'occuper des arrivages de lessive. N'oubliez pas d'éteindre la lumière en sortant !

¹ – Montagne mythique des confins du monde selon la tradition musulmane.

² – Chaîne de supermarchés israélienne.

Nous avons commencé à compter et peser les abricots en frissonnant. Au bout d'une centaine de kilos, tante Samia a dit :

– Brr, il fait froid par ici. Ma robe est déjà pleine de glace. Et il commence à se faire tard, j'ai à faire à la maison. Bonne soirée !

Et elle nous a laissés dans la chambre froide.

– Ce n'est pas grave, a dit ma mère. Toutes ces caisses sont de bon bois, faisons un feu pour nous réchauffer.

Elle a débité quelques planchettes qu'elle a allumées avec du papier d'emballage. Malheureusement, au lieu de chaleur, le feu s'est mis à dégager une épaisse fumée qui ne pouvait pas se disperser par manque d'aération. Nous avons été pris d'une violente toux. Nos yeux coulaient, nos poumons brûlaient et nous sommes sortis un instant respirer. J'ai cependant pressé ma mère de se remettre à la tâche.

– Si je ne trouve pas la solution, tout est fini pour moi.

Elle m'a suivi sans enthousiasme.

– Hmm, a-t-elle murmuré, si tu t'étais un peu appliquée pendant l'année, nous n'en serions pas là.

Nous nous sommes remis au travail dans le frigo enfumé. Au bout d'une dizaine de minutes, ma mère a dit :

– Bon, tout cela est bien joli, mais je n'ai pas que tes problèmes scolaires à régler. Il faut aussi que je prépare le dîner avant que tes frères ne rentrent.

Et elle m'a laissé seul avec les abricots. J'ai continué à compter et peser. J'en étais à 389 kilos quand la porte de la chambre froide s'est ouverte. Le directeur du Supersol se tenait sur le seuil. Il s'est essuyé les yeux, a toussé, crié "ça par exemple" et m'a enfin aperçu.

– Mais qu'est-ce que c'est que ce cirque et que faites-vous dans ce frigo ?

– Euh, c'est-à-dire, j'avais besoin des abricots... pour savoir... s'ils sont plus lourds que les concombres... c'est-à-dire... si 1 934 kilos sont plus

lourds je veux dire 1 934 kilos de concombres sont plus lourds que 2 221 kilos d'abricots...

– Qu'est-ce que c'est que ce charabia ?

– Non mais... le souk... Abdul Hamed... ce n'était pas la saison des abricots... et nous savions déjà combien pèsent 1 934 kilos de concombres... alors pour les abricots...

– J'ai compris, c'est un fou, je vais sur-le-champ téléphoner à l'asile psychiatrique.

Et il a refermé la porte, me laissant seul, grelottant et sanglotant. Je suis resté encore une heure et demie dans le frigo, puis deux infirmiers sont arrivés pour m'emmener à l'asile. Vous connaissez la suite.

– Ah ça, s'exclama le joueur Abdel Rahman, je dois vous avouer que ton histoire est bien extraordinaire.

– Je vous l'avais dit, tout ceci n'est qu'une horrible méprise ! Ni le directeur du Supersol, ni les infirmiers, ni les médecins n'ont voulu m'écouter ! Ils m'ont tous traité de fou sans me laisser m'expliquer !

– Les niais, répondit Abdel Rahman, ils perdent une bien belle histoire.

– Vous comprenez, maintenant, que je ne suis pas fou ?

– Je comprends surtout que tu es dans une situation inextricable.

– Comme moi, s'écria le troisième homme. Je ne sais pas comment m'en sortir et faire admettre à mon directeur que mon seul tort est d'avoir de grands pieds !

– De grands pieds ?

– Oui, regarde donc ! s'exclama-t-il en lui agitant sa vieille chaussette sous le nez. Et écoute mon histoire !

HISTOIRE DE L'HOMME AUX GRANDS PIEDS

C'est une histoire bien extraordinaire que la mienne. Et pourtant, je suis un homme ordinaire. Mon seul malheur est d'avoir de grands pieds.

Tout a commencé un matin, alors que je me rendais au bureau. Au détour d'une rue j'ai entendu une voix.

– Eh, Ahmed, comment vas-tu ?

J'ai regardé autour de moi : personne. J'ai haussé les épaules et repris mon chemin.

– Alors, Ahmed, tu ne réponds pas ? a continué la voix.

Je me suis retourné, baissé, relevé : j'étais seul dans la rue.

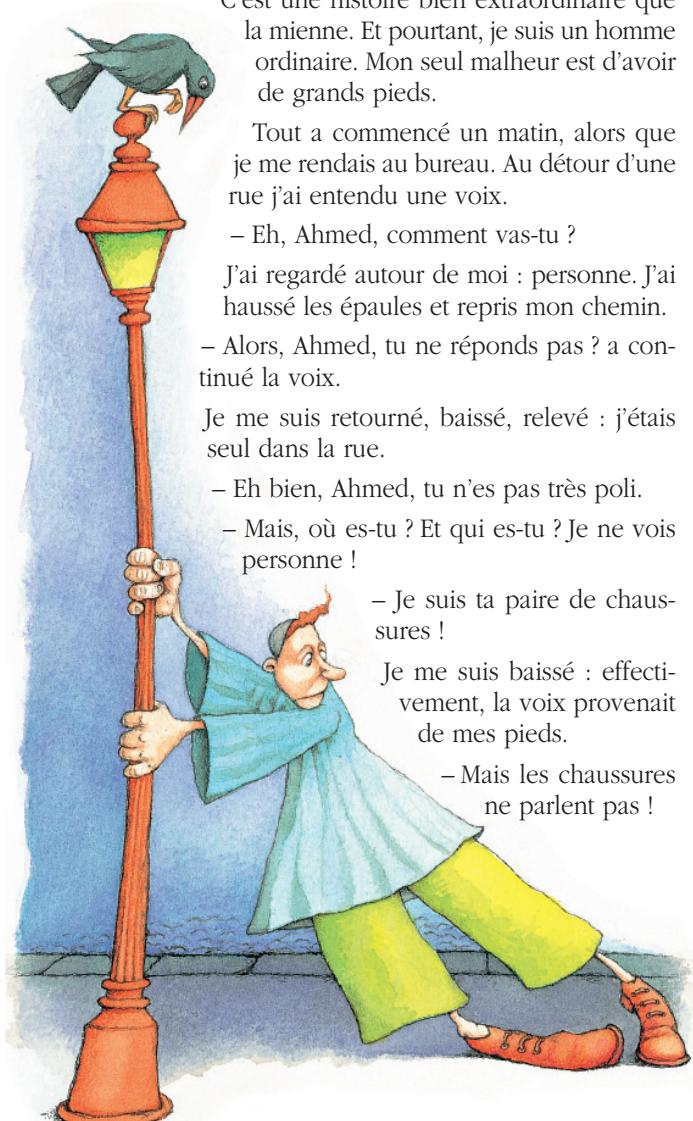
– Eh bien, Ahmed, tu n'es pas très poli.

– Mais, où es-tu ? Et qui es-tu ? Je ne vois personne !

– Je suis ta paire de chaussures !

Je me suis baissé : effectivement, la voix provenait de mes pieds.

– Mais les chaussures ne parlent pas !



– C'est exact, mais je suis une paire de chaussures très spéciale. Tu ne me crois pas ? Regarde !

Et sans que je fasse le moindre effort, mes pieds ont commencé à bouger, mes pas à s'accélérer, vite, toujours plus vite, jusqu'à courir.

– Ça suffit, ça suffit, arrête ! ai-je crié à bout de souffle.

– Eh bien, tu me crois, maintenant ?

– Oui, oui, je te crois !

Et sans que je n'y aie plus part, mes pas ont ralenti. Mes chaussures, ravies de mon étonnement, se sont gentiment moquées de moi jusqu'à la fin du trajet.

Depuis lors, j'ai pris l'habitude de discuter tous les matins avec mes chaussures. Elles étaient sympathiques mais un peu lunatiques. Certains jours les voyaient d'humeur enjouée et nous passions tout le chemin entre la maison et le bureau à parler football, politique ou musique. D'autres jours, elles étaient renfrognées et ne répondaient que par des grognements à mes questions.

Un matin, je marchais en sifflotant lorsque j'ai mis le pied dans une crotte.

– Comment, se sont écriées mes chaussures, c'est comme ça que tu me traites maintenant ? Je vais te punir, car :

*Vindicte prendront
Souliers offensés
Et larmes seront
Prix de leur fierté*

Comme le premier jour, mes pas se sont mis à s'accélérer, vite, toujours plus vite, jusqu'à m'emporter dans une course folle. Et soudain, mes pieds ont dérapé et je suis tombé sur le trottoir, au milieu des sarcasmes de mes chaussures.

– Eh bien, que dis-tu de cela ?

Je me suis relevé couvert de bleus, meurtri et très fâché.

– Je dis que ce n'est pas drôle du tout.

Je n'ai pas desserré les lèvres jusqu'au bureau et n'ai plus adressé la parole à mes chaussures de toute la journée.

Le lendemain, j'ai décidé d'aller travailler sans elles. Malheureusement, je n'avais pas assez d'argent pour m'acheter une nouvelle paire. Sur les conseils de ma femme, je suis donc allé en emprunter une au voisin. Hélas, je vous l'ai dit, j'ai de trop grands pieds ! J'ai dû recroqueviller les orteils en me chaussant et j'ai gagné le bureau clopin-clopant, sous le regard étonné des passants. Mon calvaire a duré toute la journée, et je suis rentré chez moi en boitant, les doigts de pied et les talons couverts de cloques.

Le jour suivant, je me suis rendu au travail en chaussettes. Cela me paraissait une excellente idée : non seulement je me sentais beaucoup plus à l'aise mais je pouvais aussi me passer de mes chaussures sans bourse délier. J'ai passé une partie de la matinée les pieds croisés sous mon bureau à me féliciter de la manière ingénue dont j'avais résolu le problème lorsque le directeur est entré m'apporter deux lettres à taper.

– Ahmed, a-t-il aussitôt remarqué, quelle tenue négligée ! Nous sommes une entreprise sérieuse ! Dire qu'un client pourrait rentrer ici n'importe quand... Re-mettez-moi vos chaussures !

– C'est que... monsieur le directeur... je suis venu en chaussettes...

– En chaussettes ? Vous vous fichez de moi, Ahmed ! Rechaussez-vous immédiatement !

– Mais... je... heu... ce n'est pas une plaisanterie...

– Comment, je rêve ? En chaussettes ? Si l'on vous laissait faire, on vous verrait bientôt arriver en caleçon de bain ! Allons, coupons court à ces enfantillages. Désormais, je ne veux plus vous voir qu'en chaussures lacées et convenablement cirées !

Ce soir-là, je suis rentré très préoccupé par la réaction du directeur. En passant par la rue Salah el-Din,

j'ai regardé les vitrines des magasins : malheureusement, mes maigres économies ne me permettaient d'acheter qu'une vieille paire de chaussons. Sur ce, un orage a éclaté. Je suis arrivé chez moi les pieds trempés, éternuant, et j'ai passé tout le week-end au lit avec une fièvre de cheval.

La semaine suivante, j'ai dû me résoudre, penaud et confus, à remettre mes chaussures. Elles étaient très fâchées d'avoir été délaissées quatre jours et tout ce qu'elles ont consenti à dire pendant le trajet a été...

– Ah, tu as cru pouvoir te jouer de moi comme cela... attends, mon petit ami, attends...

La matinée s'est passée sans plus qu'elles ne se manifestent. En début d'après-midi, le directeur est venu m'apporter quelques lettres à poster. J'ai alors entendu la voix de mes chaussures fredonner :

*Vindictive prendront
Souliers offensés
Et larmes seront
Prix de leur fierté*

– Plaît-il ? a fait mon directeur.
– Sale directeur, tu es gros et stupide, lui ont répondu mes chaussures.
– Comment osez-vous, Ahmed, a-t-il hurlé, cette fois, vous dépassiez vraiment les bornes !

– Mais... excusez-moi monsieur le directeur... ce n'est pas moi, ce sont mes chaussures...
– Comment, qu'est-ce que vous me chantez là ? Vous vous fichez de moi par-dessus le marché ? Cela ne va pas se passer comme ça, je vous le garantis !

– Mais... mais...
– Tu n'es pas content, directeur stupide ? ont repris mes chaussures. Eh bien prends ça !

Et elles lui ont donné un vigoureux coup de pied aux fesses.

– Excusez-moi monsieur le chaussure, euh, je veux dire le directeur... Ce sont mes directeurs... je veux dire mes chaussures, vous comprenez, elles veulent me punir !

– Cette fois j'en suis certain, mon petit Ahmed, vous êtes complètement cinglé, et dangereux par-dessus le marché ! Je téléphone sur-le-champ à l'asile psychiatrique !

Il m'a enfermé dans son bureau et est réapparu peu après avec deux infirmiers, qui m'ont emmené à l'hôpital. Vous connaissez la suite.

– Ah ça, conclut le joueur Abdel Rahman, cela dépasse tout ce que j'ai entendu.

– Je vous l'avais dit, comment expliquer cela à mon directeur ? Il est si irascible qu'il n'a pas voulu me laisser le temps de m'expliquer ! Comme le médecin et les infirmiers !

– Les niaïs, ils ont perdu une bien belle histoire...

– Vous voyez, n'est-ce pas, vous voyez que je ne suis pas fou ?

– Je vois surtout que tu es dans une situation inextricable. Comme tes deux amis.

Abdel Rahman prit sa tête entre ses mains, réfléchit un instant, et reprit :

– Je ne vois qu'une seule solution. Combien d'argent avez-vous sur vous ?

Les trois hommes fouillèrent leurs poches.

– Deux mille quatre cents shekels, vingt-cinq livres égyptiennes et une montre en or. C'est tout ce que nous avons trouvé dans le bureau du gardien-chef. Et encore six cents shekels que Nasser vient de te gagner aux échecs.

– Bien, dit Abdel Rahman, il y a quatre mille shekels de récompense pour qui pourra vous retrouver. Puisque vous m'épargnez un déplacement au poste de police, je me contenterai des trois mille shekels et de la montre en or comme prix de mon silence. Vous avez appelé à mon bon cœur, je vous laisse donc les vingt-cinq livres égyptiennes et mon abonnement de bus.

– Mais tu ne peux pas faire ça ! Nous t'avons fait confiance ! Nous te croyions honnête !

– Justement, je suis un honnête citoyen, qui signale les fous évadés aux autorités, comme c'est le devoir de chacun !

– Mais nous ne sommes pas fous !

– Dans ce cas, vous le ferez facilement admettre aux médecins !

– Nous t'avons déjà expliqué que...

– Trêve de bavardages. Allongez la monnaie ou je file sur-le-champ au poste.

Les trois hommes, confus, se regardèrent et hochèrent la tête, résignés. Ils tendirent la liasse et la montre à Abdel Rahman.

– Et pour que vous ne gardiez pas un mauvais souvenir de moi, j'offre la tournée. Patron, mes trois amis boivent à mon compte. Vous inscrirez tout sur mon ardoise.

Il se leva et s'inclina.

– Sur ce, messieurs, je vous souhaite bonne chance. *Maa'issalame*³.

Et il sortit en sifflotant.

Une fois dans la rue, il huma l'air frais et décida d'aller fêter la bonne affaire qu'il venait de faire.

– Ce n'est pas tous les jours que je gagne trois mille shekels en perdant aux échecs ! s'exclama-t-il.

Il héla un taxi et se fit conduire à la porte de Jaffa. De là, il marcha en sifflotant à travers les souks déserts jusqu'à un tripot miteux qu'il fréquentait lorsqu'il était en fonds. Une vingtaine de clients encombraient les chaises de l'établissement, pour la plupart de vieux compagnons de beuverie d'Abdel Rahman.

– Eh bien, lança ce dernier en entrant, quoi de neuf ?

– Ah, dit un pochard, les manières se perdent. Les gens, de nos jours, ne pensent plus qu'à eux.

³ - Au revoir.

– C'est vrai, renchérit un second, fini le bon vieux temps où les amis s'entraidaient dans la fortune et la misère.

– Eh oui, conclut un troisième, voilà si longtemps que personne ne nous a offert un verre...

– Ah, mes amis, vos plaintes me fendent le cœur, répondit Abdel Rahman, je ne peux supporter de vous voir dans cet état.

Il se tourna vers le patron.

– N'as-tu pas honte de laisser les amis dépérir de la sorte ? À boire pour tout le monde, et du meilleur ! tonna-t-il en posant quelques billets de cent shekels sur le comptoir.

Les habitués levèrent les bras au ciel, se prosternèrent devant Abdel Rahman en marmonnant force *Allah Akbar* et commandèrent, qui un whisky de marque, qui un grand cru de Yarden. Le joueur s'en réjouit.

– Allez-y mes amis, qui marche encore droit à la fin de la soirée aura affaire à moi.

– Ce cher Abdel Rahman, roucoula le patron avec un sourire mielleux, pourquoi ne viens-tu pas plus souvent nous voir ?

– C'est que j'ai été très occupé ces derniers temps.

– Et comment vont les échecs ? demanda un ivrogne en débouchant une bouteille d'arak avec ses dents.

– Pas mal, pas mal. Pas plus tard que ce soir, j'ai gagné trois parties grâce à une nouvelle ouverture de mon invention.

– Sapristi... celles que tu connais ne te suffisaient pas ?

– Pour moi si mais... un ami qui tient la rubrique échecs dans une prestigieuse revue se plaignait récemment de voir toujours jouer les mêmes coups. J'ai donc décidé de renouveler un peu la science des échecs.

– Et c'est l'argent gagné lors de ces parties que nous sommes en train de boire ? demanda un pochard en avalant les dernières gouttes d'une bouteille de rhum.

– Oh, non. Mon adversaire était tellement surpris que je lui ai rendu ses mises. J'ai trop bon cœur pour faire fortune au jeu.

– Et ta sœur, répondit quelqu'un. Je me souviens des deux cents shekels que tu m'as gagnés sous prétexte de m'apprendre à jouer.

– Hum, c'était... comment dire... pédagogique. J'ai tout de suite vu que tu n'étais pas fait pour les échecs, et pour te dissuader de t'y lancer, je t'ai fait subir ces quelques pertes. J'ai d'ailleurs aussitôt distribué ton argent aux bonnes œuvres.

La conversation continua sur ce ton. Les ivrognes du bar, pendant ce temps, pintaient si joyeusement qu'il fallut bientôt songer à rallonger quelques billets pour assurer l'irrigation des gosiers.

– À boire, s'écrièrent-ils, nous mourons de soif, à boire !

Le patron se retourna vers Abdel Rahman :

– Humpf, fit-il sans trop y croire. Tu n'as tout de même pas donné soif aux amis pour les laisser ensuite se déshydrater !

– Pas de problème, répondit Abdel Rahman, et il sortit encore quelques billets.

– Sapristi, fit un ivrogne qui vidait une bouteille à côté de lui, tu as gagné à la loterie !

– Humpf, fit Abdel Rahman.

– Tu as découvert un trésor alors...

– Froid, froid.

– Allons, raconte-nous ce qui t'es arrivé. Je te connais trop pour croire que tu as gagné cet argent honnêtement.

– Et pourtant...

– Comment ? Aurais-tu abandonné tes filouteries pour travailler régulièrement ?

– Je n'ai pas dit cela.

– Alors ?

– Alors... c'est une histoire si extraordinaire que je

préfère n'en rien dire. Vous me traitez de fou.

– Comment ? Nous tes meilleurs amis ? Impossible ! Nous savons que tu es la personne la plus sensée du monde !

– Même si ce que je vous racontais dépassait l'entendement ?

– Pour qui nous prends-tu ? Nous te croirons sur parole ! Pas vrai les amis ?

– C'est promis, crièrent les ivrognes en chœur.

– Le jureriez-vous ?

– C'est juré, c'est juré, reprirent-ils à l'unisson.

– Eh bien... si vous voulez savoir d'où me vient cet argent... préparez-vous à entendre une histoire bien extraordinaire.

Un silence sépulcral se fit dans le tripot. Tous les clients firent cercle autour d'Abdel Rahman.

– Alors ? dit l'un d'eux.

– Alors, reprit Abdel Rahman, figurez-vous que...

HISTOIRE DU JOUEUR ET DU TÉLESCOPE

Je ne sais pas si je vous ai déjà dit que feu mon père était le plus grand astronome de son temps. Il a découvert plusieurs galaxies et dressé une carte du ciel qui fait encore autorité. J'ai hérité de sa passion pour les étoiles. Il y a quelques années, j'ai acheté un petit télescope et installé un petit observatoire sur le toit de ma maison. Je regarde le ciel presque toutes les nuits. J'en connais plusieurs portions mieux que mon propre visage, et en particulier celle comprise entre le Cheval et la Roue du Paon.

Il y a quelques mois, j'observais précisément cette région lorsque j'ai aperçu deux étoiles que je ne connaissais pas. J'ai d'abord pensé qu'une poussière troubloit ma lunette. J'ai soigneusement nettoyé mes verres et repris mon observation. J'en suis resté sans voix. Il n'y avait plus deux nouvelles étoiles mais trois. J'ai couru chercher dans ma bibliothèque les cartes les plus précises : elles n'y figuraient pas. "Par la barbe du Prophète, me suis-je écrié, voilà que j'ai des hallucinations ! Mieux vaut aller me coucher et ne plus y penser."

La nuit suivante, je me suis réinstallé à mon télescope. Une nouvelle surprise m'attendait. Il n'y avait plus trois mais six nouvelles étoiles. "Ah ça, me suis-je dit, soit je suis complètement fou, soit il se passe quelque chose d'extraordinaire." Je les ai observées une bonne heure, en ai réfléchi deux et suis arrivé à la conclusion qu'une galaxie inconnue s'était déplacée si vite dans notre champ de vision qu'aucun astronome n'avait encore eu le temps de la remarquer. J'en ai soigneusement noté l'emplacement et les principales

caractéristiques et j'ai couru faire enregistrer ma découverte à l'observatoire.

Le directeur, que je connaissais bien puisqu'il avait été l'élève de mon père, m'a accueilli avec scepticisme.

— Le temps des grandes découvertes est passé et je connais moi-même parfaitement ce pan du ciel.

Il m'a conduit au grand télescope et l'a pointé sur l'emplacement de ma galaxie.

— Eh bien, je ne vois rien.

J'ai appuyé à mon tour l'œil sur la lentille. En effet, aucune des étoiles que j'avais découvertes n'était visible.

— Ça alors, ai-je murmuré, je ne comprends plus rien.

— Allons, m'a suggéré le directeur, rentre chez toi, bois un verre de lait chaud et va te coucher. Demain, tu riras de tout cela.

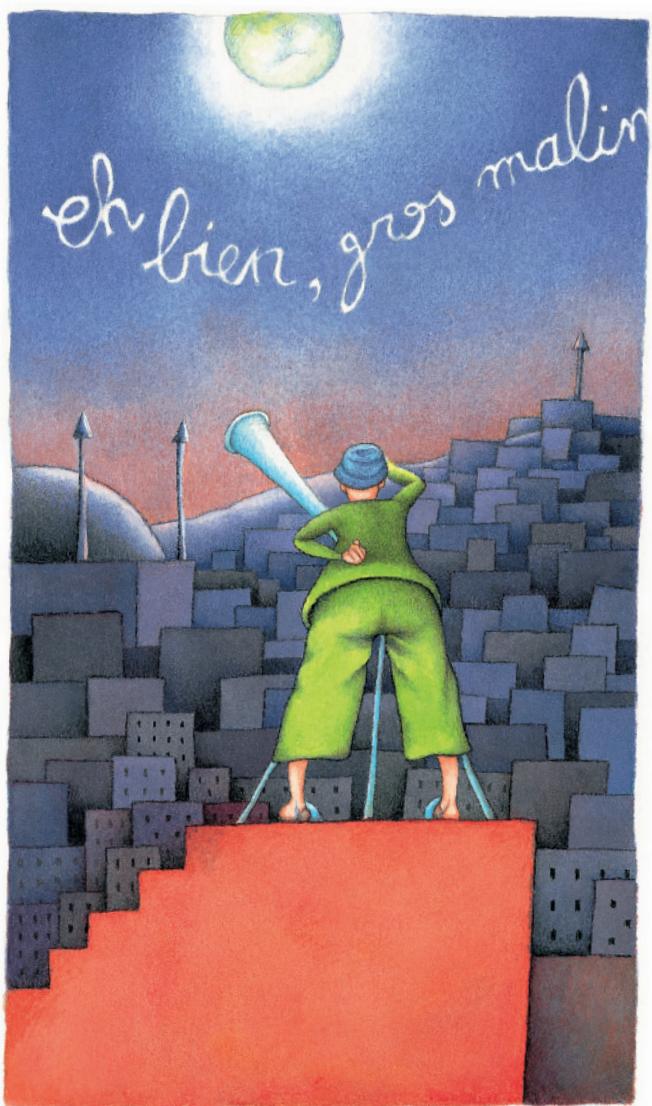
J'ai suivi les conseils du directeur, penaud et pensif. Cependant, le lendemain, la pensée des étoiles ne me quittait pas et dès que le ciel s'est obscurci, j'ai à nouveau braqué ma lunette à l'endroit où je les avais aperçues. Ce que j'ai vu m'a coupé le souffle. Il y avait cette fois une centaine de nouvelles étoiles. Tout agité, j'ai entrepris d'en dresser la carte sur un cahier. C'est alors que je me suis aperçu que leur tracé formait une phrase. J'ai lu :

“Eh bien, gros malin, pas la peine d'ameuter toute la ville, c'est l'ange Gabriel qui te parle du ciel.”

Je me suis frotté les yeux, ai bu un verre d'eau, respiré profondément et remis mon œil dans la lunette. Tout cela était bien écrit là-haut ! J'avais à peine fini de relire que les étoiles ont commencé à bouger et à former d'autres lettres.

“Ton voisin Ahmed à qui tu as prêté cinquante shekels prétend ne pas avoir de quoi te les rendre. C'est un menteur : il garde ses économies sous son matelas.”

Je me suis précipité chez Ahmed et l'ai tiré du lit pour soulever son matelas. J'y ai trouvé une enveloppe pleine de billets.



— Eh bien, je vois que la fortune est revenue ! Voilà les cinquante shekels que tu me dois, et encore vingt à titre d'intérêt. Bonsoir !

Ahmed, tout endormi, n'a pas trouvé la force de répondre.

L'ange Gabriel m'a parlé ainsi régulièrement à travers les étoiles. Il m'a révélé le gagnant du prochain championnat de football, m'a communiqué quelques prophéties et improvise même parfois des poèmes dont voici un exemple :

*Qu'il est doux d'être aux cieux
Couché dans un nuage
Quand sur la terre les gueux
Se livrent au carnage
Tuant les innocents
Et baignant dans leur sang.*

Vous avouerez que cette poésie céleste n'a pas son équivalent sur terre. Je pourrais vous en citer encore bien des passages si je ne craignais d'indisposer l'ange Gabriel qui est un être dont la sensibilité et l'intelligence n'égalent que la modestie. Mais nous ne parlons pas que de poésie. Il est pour ainsi dire mon grand frère, mon mentor. Grâce à ses conseils avisés, je me suis fait rembourser de tous mes créanciers. Et un jour, j'ai lu le message suivant :

“De l'ange Gabriel, au ciel, à mon ami Abdel Rahman.

C'est une grave erreur de garder tes économies chez toi car les liquidités se déprécient en raison inverse de l'inflation. Tu ferais donc mieux de les placer, pour moitié sur le marché obligataire, qui t'assure pour peu de risques un revenu fixe, et pour moitié en actions, où le risque est plus grand mais le rendement supérieur. Voici un bon tuyau à cet effet : achète immédiatement telle et telle obligation et telle et telle action et revends ces dernières le 17 février à 15 h 30 précisément.”

J'ai placé mes économies comme il avait dit et j'ai gagné en deux semaines une jolie somme. Depuis

ce jour, je suis scrupuleusement les conseils financiers de l'ange Gabriel et ils m'assurent un revenu confortable.

— Ça alors, balbutia un buveur, Abdel Rahman astronome...

— Ça alors, répéta son voisin, en contact avec l'ange Gabriel...

— Mais dis-moi, demanda un ivrogne, cela fait longtemps que l'ange Gabriel te conseille pour tes placements ?

— Environ trois mois.

— Humpf, répondit-il, alors comment se fait-il que tu aies essayé de m'emprunter cent shekels il y a trois semaines ?

— Eh bien... euh... c'est que... à cette époque, le ciel était couvert de nuages et je ne pouvais pas bien lire les messages de l'ange Gabriel. Une nuit, il a écrit “Vends tes actions” et j'ai lu “Vends tes obligations”. Cela m'a fait perdre plusieurs dizaines de milliers de shekels...

— Psss, fit un quidam, plusieurs dizaines de milliers de shekels...

— Enfin, s'exclama son voisin, puisque tu as de confortables revenus, tu pourras encore payer une tournée...

— À la bonne vôtre, répondit Abdel Rahman, et il posa encore deux cents shekels sur le comptoir.

— Voyons à quoi ressemble l'argent gagné grâce à l'ange Gabriel, dit un habitué.

— À n'importe quel argent, je l'ai tiré à la banque.

— Allons, je suis sûr qu'il embaume le paradis des vrais croyants...

Et il prit un billet.

— Tiens, c'est drôle, le papier est plus mince. Et le dessin légèrement différent : le type, là au fond, a la barbe moins fournie.

– QUOI ? beugla le patron.

Il prit l'un des billets, le plaça à la lumière et s'écria : "Ah ça... ah ça alors... l'ange Gabriel... et puis quoi encore ?"

Il empoigna Abdel Rahman par le col et hurla :

– Tu vas reprendre tes mauvaises imitations et allonger des vrais billets tout de suite ou tu passeras un mauvais quart d'heure !

– Mais... mais... balbutia Abdel Rahman.

– Boutrouz, Jibril, faites-lui les poches. Deux gaillards s'emparèrent d'Abdel Rahman et le fouillèrent jusqu'aux culottes.

– Rien patron, seulement une montre en mauvaise imitation or.

– Comment ? Tu vas voir, mon gaillard, de quel bois je me chauffe.

Et il assena un vigoureux coup de poing à la mâchoire du mauvais payeur. Abdel Rahman fut traîné dans la cour et proprement tabassé.

– Je garde la note sur ton compte, lui dit enfin le patron, je compte bien te la faire rembourser jusqu'au dernier agora⁴.

⁴ - 100 agorot = 1 shekel.

ÉPILOGUE



Abdel Rahman resta étendu un moment puis se redressa péniblement et regagna clopin-clopant la rue des Prophètes. "Ils vont me le payer cher, ces trois fous", murmura-t-il. Il s'arrêta un instant sous le porche aux mosaïques de faïence, reprit son souffle, traversa la cour et pénétra dans la taverne aux voleurs.

– Où sont les trois types en bleu ? gronda-t-il en entrant.

– Ah, s'écria le patron, ils sont partis il y a un quart d'heure. Quant à toi, j'espère que tu as apporté tes économies.

– Comment ?

– Tu avais bien dit qu'ils pouvaient boire sur ton compte ? Eh bien ils ont vidé toutes les bouteilles du bar. J'ai rarement vu une soûlerie pareille. La note s'élève à cinq mille six cent soixante shekels.

– Pardon ? dit Abdel Rahman. J'avais dit que je payais une tournée, mais...

– Eh bien cela a été une grosse tournée. Et maintenant, règle la note que je puisse fermer.

– C'est que...

– Comment, tu ne vas pas me demander de te faire crédit ? Mon bar est vide et il me faut de l'argent pour me refournir. Allons, allonge la monnaie.

– Eh bien...

Il mit la main à sa poche déchirée et en sortit trois shekels.

– C'est tout ce que...

– Comment ? Attends un peu, espèce de filou.

Il saisit le téléphone et appela le commissariat. Dix minutes plus tard, deux policiers emmenèrent Abdel Rahman. Arrivé au poste, il fut interrogé par le commissaire en personne.

– Eh bien mon gaillard, on offre des tournées sans pouvoir les payer ?

– C'est que... balbutia Abdel Rahman complètement effondré, comme j'avais gagné l'argent du génie de l'aubergine... je veux dire du fonctionnaire avec lequel il jouait la nuit...

– Quoi, qu'est-ce que tu racontes ? Je ne comprends rien avec ta lèvre tuméfiée.

– C'est que le patron du bar m'a tabassé, comme je lui avais raconté que j'avais gagné l'argent grâce à l'ange Gabriel, et que les billets étaient faux...

– Voyons, qu'est-ce que c'est que ce charabia ?

– C'est cela, du charabia, tout était faux, il n'y a pas de nouvelle galaxie...

– J'ai compris mon gaillard. Ta place n'est pas ici mais à l'hôpital psychiatrique.

Il passa un coup de téléphone et une demi-heure plus tard, deux infirmiers emmenèrent Abdel Rahman à l'asile. Il y est resté six mois, puis a dû commencer à travailler pour rembourser ses dettes. Quant au fonctionnaire amateur d'échecs, au lycéen stupide et à l'homme aux grands pieds, un célèbre psychiatre

s'émut en lisant le récit de leur évasion. Ils furent arrêtés quelques jours plus tard, mais le psychiatre demanda à les examiner et les déclara parfaitement sains d'esprit. Ils furent libérés et indemnisés. Nasser a réintégré son poste de directeur à la place de Mohammed, qui a été renvoyé sur-le-champ. On murmure qu'il pourrait quitter l'administration pour entamer une carrière de joueurs d'échecs. Le lycéen stupide a abandonné les études et ouvert un stand de falafels en ville, que tout le monde trouve délicieux. Il se trompe parfois en rendant la monnaie mais ses clients le lui font gentiment remarquer. Quant à l'homme aux grands pieds, un généreux mécène lui a offert une nouvelle paire de chaussures et son directeur a accepté de le reprendre au bureau.

Enfin, une enquête à l'hôpital psychiatrique menée à la suite de l'évasion a révélé que le gardien-chef était à la tête d'une audacieuse bande de faussaires. Il a pris la fuite et se trouverait actuellement au Soudan.